

23<sup>e</sup> Rencontres  
photographiques



© Guillaume Herbaut, Kotovsk - Parc des Cheminots - 19 décembre 2013 - 14h39.  
La statue de Lénine, détruite dans la nuit du 8 au 9 décembre 2013

# L'ENGAGEMENT

12 OCTOBRE - 15 DECEMBRE 2019

LORIENT • LANESTER • HENNEBONT

ENTRÉE LIBRE

le lieu  
photographie contemporaine

Les 23<sup>e</sup> Rencontres photographiques  
Du pays de Lorient  
12 oct.- 15 déc. 2019  
**L'ENGAGEMENT**

C'EST :

Une exposition collective avec 24 artistes issus des collections du Cnap  
(Centre national des arts plastiques)

**Galerie Le Lieu**

« *Le combat et l'ordinaire* »

Présentation d'une trentaine d'œuvres issues de la collection du Cnap

Dans le cadre de L'engagement, une manifestation nationale organisée par le Réseau Diagonal  
en partenariat avec le Cnap et le soutien du ministère de la Culture-DGCA et de l'ADAGP.

&

Huit artistes présentés dans six lieux du pays de Lorient

**Galerie Le Lieu**

(également)

**Rémi Chapeaublanc**

*Le dernier Tsaatan*

**Galerie du Faouëdic**

**Guillaume Herbaut**

*Ukraine, de Maidan au Donbass*

§

**Ambroise Tézéas**

*I was here*

**École Européenne Supérieure d'Art de Bretagne, site de Lorient**

**Stéphane Lavoué**

*À terre*

§

**Nicolas Hergoualc'h**

*KRV*

**Médiathèque de Lorient**

**Lola Hakimian**

*Le Naufrage*

**Galerie La Rotonde, Lanester**

**Emanuela Meloni**

*Parole de Pierre*

**Galerie Pierre Tal-Coat, Hennebont**

**Samuel Gratacap**

*Empire*

# INAUGURATION

vendredi 11 octobre 2019 à 18h30  
à la Galerie Le Lieu - Hôtel Gabriel - Enclos du port - 56100 Lorient

## JOURNÉE RENCONTRES

le samedi 12 octobre de 10h30 à 19h30 en présence des artistes

**10h30**

RDV à la Galerie Le Lieu

départ en bus pour la Balade des Rencontres.

gratuit, nombre de places limité

**11h00**

Galerie de la Rotonde à Lanester, *Parole de Pierre*, d'Emanuela Meloni.

**12h00**

Déjeuner à Lanester, offert par la municipalité de Lanester.

gratuit, nombre de place limité

**14h15**

Galerie Tal-Coat à Hennebont, *Empire* de Samuel Gratacap.

**15h15**

Ecole Européenne Supérieure d'Art de Bretagne site de Lorient,

*A Terre* de Stéphane Lavoué et *KRV* de Nicolas Hergoualc'h.

**16h15**

Médiathèque François Mitterrand, à Lorient, *Naufrage* de Lola Hakimian.

**17h15**

Galerie Le Lieu, *Tsaatans* de Rémi Chapeaublanc

*Le Combat et l'Ordinaire*, exposition collective du fonds photographique du Cnap.

**18h00**

Galerie du Faouëdic/*hors les murs*, Maison de l'Agglomération à Lorient,  
*Ukraine, de Maidan au Dombass* de Guillaume Herbaut et *I was Here* d'Ambroise Tézéas.

**19h30**

Pot de clôture

Galerie du Faouëdic/*hors les murs*,  
Maison de l'Agglomération enceinte du Péristyle à Lorient.

**Contact :**

Galerie Le Lieu  
Hôtel Gabriel  
Enclos du Port  
56100 Lorient  
02 97 21 18 02  
contact@galerielelieu.com  
www.galerielelieu.com

le lieu  
photographie contemporaine

# VISITES COMMENTÉES :

durée environ 1 heure accompagnées par un médiateur

**13h30 Mardi 29 octobre**

Médiathèque de Lorient par Émilie Teulon.

**12h30 Mardi 5 Novembre**

Galerie du Faouëdic par un médiateur.

**17h00 Vendredi 8 Novembre**

Médiathèque de Lorient par Émilie Teulon.

**15h30 Samedi 9 Novembre**

Galerie Le Lieu à Lorient par Émilie Teulon.

**15h00 Samedi 16 Novembre**

Galerie du Faouëdic par un médiateur.

**18h30 Jeudi 21 Novembre**

EESAB de Lorient par Delphine Balligand.

**10h Samedi 23 Novembre**

Galerie la Rotonde à Lanester par Émilie Teulon.

**12h30 Vendredi 29 Novembre**

Galerie Tal-Coat à Hennebont. Troisième quart d'Œuvre, par Fanny Gingreau.

**13h30 Vendredi 6 décembre**

Galerie la Rotonde à Lanester par Émilie Teulon.

**15h30  
17h00 Dimanche 15 décembre : mini parcours (finissage)**

Visite commentée à la Galerie du Faouëdic puis à la Galerie Le Lieu Lorient par Émilie Teulon.

**Pot de clôture des Rencontres à La Galerie Le Lieu**

## A PARTÉS (en cours de programmation)

**Dimanche 20 octobre : Performance par la Compagnie Eskemm**

15h - Galerie du Faouëdic/hors les murs - Maison de l'Agglomération - Enceinte du périssyle - Lorient.

**Samedi 16 Novembre : Atelier de photographie**

10h - 17h / Galerie Le Lieu - Hôtel Gabriel - Lorient.

Réalisation d'un atelier de tirage cyanotype encadré par Nicolas Hergoualc'h artiste exposant.

Durée 6h - 65 euros par personne, nombre de places limité à 10 participants.

**7 ou 8 Novembre :**

Sous réserve, Conférence Rémi Chapeaublanc.

## L'ENGAGEMENT

*“ Les photographies sont à l'épreuve du temps et l'engagement est long. Les deux sont volontaires et insoumis, le photographe est obstiné, l'engagement est entier. Ils se rejoignent dans l'absolu...”*

*Photographie et engagement : un pari nécessaire et utile pour parler du monde et l'aimer...”*

*Raymond Depardon.*

*“ Seul n'a de valeur que le travail réalisé en profondeur dans un engagement total, et dans une lutte où le cœur se livre tout entier ”*

*Werner Bischof.*

**L'Engagement va de pair avec la photographie et le photographe.**

Dès l'origine, les “premiers photographes” hommes de sciences, physiciens et chimistes, avaient la volonté d'“enregistrer le réel”, de fixer l'image sur un support de manière pérenne et de la rendre reproductible.

Leur investissement a mené la démocratisation de la photographie.

Tout comme la littérature ou la peinture, la photographie grandit à travers les âges, les contextes historiques et sociaux pour atteindre le statut du 8<sup>ème</sup> art.

Ce médium s'est vu évoluer à travers de nombreux courants : Du pictorialisme à la straight photographie, de la nouvelle objectivité au surréalisme en passant par le constructivisme ou la photographie humaniste...

A l'heure actuelle, quand on entend “photographie engagée” on pense directement à la photographie de reportage, au photojournalisme issu de la tradition documentaire. Tradition qui se saisit de thématiques sociales afin de susciter une prise de conscience chez son public, de militer pour des réformes sociales. Cette photographie documentaire change et cède du terrain à d'autres explorations, explorations allégoriques, psychanalytiques ou fictionnelles qui n'effacent aucunement sa dimension politique.

Les thématiques se sont parfois déplacées de l'étude sociale vers des sphères d'identités individuelles et collectives.

Ce qui amène les artistes à s'investir dans de nouvelles voies, utilisant tous les dispositifs afin de rendre leur travail aussi complet que leurs implications.

**Un engagement de soi vers soi même.**

L'engagement nécessite une mobilisation de soi, une capacité puissante d'investissement, une rigueur d'exploration. Cette volonté d'éveiller les consciences, se fait par le partage, le témoignage, le reportage documenté ou mis en scène.

Ils explorent de nouvelles perspectives. Leurs démarches, dans leur volonté de convaincre, se dessinent le plus souvent en série afin d'exploiter le sujet de façon plus globale et entière. L'organisation des images en récit traduit leurs pensées.

Ils font de leur pratique un choix de vie. De plus ils nous transmettent leurs façons d'observer le monde qui les entoure et nous apportent un point de vue singulier. Ils renouvellent les approches pour mieux s'approprier le temps dans lequel ils évoluent.

Aux travers de ces 8 artistes de cette 23<sup>e</sup> édition vous serez les témoins de différentes versions de l'engagement.

*Émilie Teulon*

*Commissaire des expositions pour les 23<sup>e</sup> Rencontres Photographiques  
Responsable des expositions et de la pédagogie pour la Galerie Le Lieu*

# Le Combat et l'Ordinaire

EXPOSITION COLLECTIVE

Galerie Le Lieu

Jane Evelyn Atwood  
Samuel Bollendorff  
Alexandra Boulat  
Pierre Boulat  
Oliver Coret  
Gilles Coulon  
Raymond Depardon  
Claudine Doury  
Gilles Favier  
Rip Hopkins  
Tim Hetherington  
Henri Huet

Pieter Hugo  
Yong Quan Jin  
Mimmo Jodice  
Daido Moriyama  
William Klein  
Didier Lefèvre  
Helen Levitt  
Martin Parr  
Marc Riboud  
Xavier Ribas  
Johann Rousselot  
Sebastião Salgado

Dans le cadre des 23<sup>e</sup> Rencontres Photographiques dont la thématique est *L'Engagement*, ainsi que pour fêter les 10 ans du réseau Diagonal\*, nous avons eu la chance de faire une sélection à partir du fonds photographique du Cnap (Centre national des arts plastiques)\*\* autour du *Combat et l'Ordinaire*.

Les vingt-quatre photographes choisis nous font découvrir un ordinaire mondial qui nous montre une humanité à travers les âges et les continents. Un éclatement de l'histoire de la photographie.

Du documentaire social à l'intime, du reportage à la photo autobiographique en passant par la contemplation, ces chefs d'œuvres sont réunis afin de transmettre et partager un quotidien et d'éveiller les consciences à travers ces regards singuliers.

\*le Réseau Diagonal est le seul réseau national et européen réunissant des structures de production et de diffusion de la photographie contemporaine qui se consacrent également au développement de pratiques d'éducation à l'image.

\*\*Dans le cadre de l'engagement, une manifestation nationale organisée par le Réseau Diagonal en partenariat avec le Cnap et le soutien du Ministère de la Culture-DGCA et de l'ADAGP.



# Rémi Chapeaublanc

## *Le dernier Tsaatan*

Né en 1984, photographe autodidacte, Rémi Chapeaublanc, était voué à une carrière scientifique dans la bio-informatique. À cette formation dont il a gardé l'approche cartésienne, il ajoute une dimension sensible et centrée sur l'humain, le jour où il décide que son métier sera celui de photographe.

Vivant à Paris, il reste toujours curieux des autres, et voyage sans interprète et sans connaissance des langues des pays qu'il traverse. Le regard et l'image suffisent pour échanger. C'est ainsi qu'il exerce ses talents au Canada, en Norvège, au Burkina-Faso, au Népal ou encore au Laos.

Pour sa série "Gods & Beasts" (2011), il a entrepris de traverser l'Europe et l'Asie jusqu'en Mongolie.

À l'intérieur de la yourte ou en extérieur, à la tombée du jour, il a réalisé des portraits des éleveurs nomades Kazakhs et de leurs animaux sans jamais recourir à la retouche, quand bien même il travaillait en numérique. Pour cette dernière série "Le dernier Tsaatan", Rémi Chapeaublanc a choisi de mettre à nouveau en image un peuple nomade éleveurs de rennes, les Tsaatans, partageant leur quotidien, leur bonheur simple et leur volonté de transmission.

En 2011, il part à leur rencontre à l'extrême frontière septentrionale de la Mongolie. Cette tribu, recensée à seulement 282 individus dans le monde, a vu son mode de vie bouleversé par la transformation de leur terre ancestrale en un parc national. La chasse, les déplacements et la coupe du bois y sont désormais prohibés ; des interdictions en totale contradiction avec leurs traditions millénaires.

Depuis cette première rencontre, Rémi Chapeaublanc n'a cessé de retourner chez eux, partageant pendant plusieurs semaines leurs coutumes et quotidien. Avec cette nouvelle série photo, il pose la question de l'avenir des Tsaatans, face à la vague de modernité que connaît la Mongolie, les éloignant chaque année un peu plus de leur mode de vie traditionnel. Si la tribu accepte et s'amuse même des progrès technologiques, elle rejette pourtant en bloc la vie citadine, et se divise sur la question du tourisme. La vie dans la taïga était pour eux le symbole de liberté absolue, elle est dorénavant complexe et particulièrement menacée.

A la fois humaine et engagée, cette série photographique n'en reste pas moins graphique avec

## Galerie Le Lieu

une approche particulièrement esthétique et épurée. Ce travail, qui a été réalisé en argentique avec de la pellicule noir et blanc et un moyen format, puis travaillé avec des moyens numériques, démontre la volonté de l'artiste de s'approprier l'anachronisme de leur mode de vie. Rémi Chapeaublanc, qui s'est lié d'amitié avec un certain nombre d'entre eux, prend aujourd'hui le public à partie pour leur poser cette question : que restera-t-il des Tsaatans ?



Issue de la série *Le dernier Tsaatan*, 50 x 50 cm, impression jet d'encre pigmentaire sur papier baryté



Issue de la série *Le dernier Tsaatan*, 50 x 50 cm, impression jet d'encre pigmentaire sur papier baryté

*" Je suis en totale admiration pour ce peuple, exprime le photographe. Je trouve que leur simplicité de vie et leur détermination sont une source d'inspiration exceptionnelle. Malgré mon inquiétude pour leur avenir, je suis certain qu'ils trouveront la force et l'intelligence de faire perdurer leur culture. "*

Rémi Chapeaublanc

Rémi Chapeaublanc est représenté par la H Gallery, Paris



Wolfe et linge qui sèche 2017  
Issue de la série *Le dernier Tsaatan*, 30 x 30 cm, impression jet d'encre pigmentaire sur papier

# Guillaume Herbaut

*Ukraine, de Maïdan au Donbass*

## Galerie du Faouëdic/ *Hors les murs*



Kotovsk - Parc des Cheminots - 19 décembre 2013 - 14h39. La statue de Lénine, détruite dans la nuit du 8 au 9 décembre 2013.

Né en 1970, Guillaume Herbaut, vit et travaille à Paris. Parallèlement à des commandes pour la presse, son travail documentaire le conduit dans des lieux chargés d'histoire dont il interroge les symboles et la mémoire afin d'en révéler les drames invisibles : Tchernobyl, Auschwitz, Nagasaki et plus récemment le conflit en Ukraine. Ses photographies ont été exposées au Jeu de Paume, à la Maison rouge ou encore dans de nombreux festivals. Il a reçu plusieurs récompenses, dont deux World Press, un Visa d'or, le prix Niépce 2011 et, en 2016, le prix Bayeux-Calvados des correspondants de guerre, catégorie web journalisme, pour son carnet de route en Ukraine produit par Arte Info. Il vient de publier *7/7, l'ombre des vivants* aux éditions de La Martinière.

Les révolutions ne sont jamais écrites d'avance. Lorsqu'elles s'éternisent, le temps joue contre l'événement – peu à peu les héros s'épuisent et livrent des personnages aux destins de plus en plus incertains. Depuis des années, Guillaume Herbaut se rend en Ukraine pour y suivre les tensions entre les partisans d'un pays tourné vers l'Europe et ceux qui sont attirés par sa composante russe. Cette lutte qui commence par l'occupation héroïque d'une place de Kiev se transforme en une guerre de tranchées dans l'est du pays : comment traduire cette installation d'un peuple dans ce qui devient aux yeux de tous une époque maudite ? Peut-être en donnant à chaque être révolté la figure d'un combattant, et le faire entrer dans la légende de l'actualité.



Kiev - Rue Hrushevskoho - 22 janvier 2014 - 13h59.  
Affrontements entre les forces de l'ordre et les manifestant pro-européens.



Kiev - Rue Hrushevskoho - 22 janvier 2014 - 14h16.  
Affrontements entre les forces de l'ordre et les manifestant pro-européens.

Comment ne pas rappeler que c'est là, à cet endroit précis du monde, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, que la photographie s'est pour la première fois affrontée à la guerre ? Guerre de Crimée (1853-1856) : l'Anglais Roger Fenton avance avec son van-laboratoire tiré par six chevaux et dans lequel il développe ses plaques de verre au collodion. Elles serviront à faire graver « d'après photographie » les premières images de presse de l'histoire. Herbaut retrouve quelque chose d'archaïque dans la guerre du Donbass : figures taciturnes, paysages figés, atmosphère gelée. Herbaut fraternise avec ses ancêtres photographes comme les séparatistes et l'armée ukrainienne rejouent l'antique dispute de l'Europe et de l'Asie.

*Michel Poivert*



# Ambroise Tézénas

*I was here*

## Galerie du Faouëdic/

*Hors les murs*

Né à Paris en 1972, Ambroise Tézénas, est diplômé de l'école d'arts appliqués de Vevey (Suisse). Photojournaliste, il collabore régulièrement avec le New York Times Magazine et The New Yorker.

Sa première monographie, *Pékin, théâtre du peuple* (Actes Sud, 2006), remporte la 13<sup>e</sup> édition du European Publishers Award for Photography (EPAP). En 2009, son travail sur Cuba est récompensé par le Nikon Story Teller Award.

Ambroise Tézénas est représenté en France par la galerie Mélanie Rio à Paris.

### *Tourisme de la désolation*

Le tourisme noir, aussi appelé tourisme de la désolation, est un phénomène qui se développe depuis une dizaine d'années et qui tend à devenir un nouveau marché pour les tour-opérateurs et certains professionnels du voyage. Il ne se confond pas totalement, même s'il s'en rapproche, avec le tourisme dit mémoriel qui vise à établir une réflexion sur l'Histoire et à susciter une forme de recueillement. Le tourisme noir en serait une sorte de dérive morbide.

Des agences de voyages spécialisées ont récemment vu le jour et proposent à des vacanciers toujours en quête de nouvelles sensations de visiter des lieux marqués par le désastre et le drame. Tremblements de terre, tsunamis, accidents, catastrophes industrielles, zones sinistrées ou miséreuses constituent autant de "destinations" et de sites potentiels dont la découverte est à même de combler la curiosité ambiguë d'un nombre croissant d'amateurs. Le voyeurisme, l'attrait pour le macabre et l'effroi sont au cœur de ces séjours tarifés même s'ils se parent parfois d'alibis culturels...

S'interrogeant sur cette réalité nouvelle, qu'il croise régulièrement au cours de ses propres reportages, et cherchant à en saisir les différents aspects, le photographe Ambroise Tézénas a entrepris un long travail d'enquête dont il a établi le minutieux protocole avec le Pr J. J. Lennon de l'université de Glasgow, spécialiste des problématiques de l'industrie du tourisme. Il sélectionne une dizaine de lieux emblématiques, et s'inscrit auprès des tour-opérateurs afin de vivre à l'identique et comme en immersion l'expérience d'un touriste lambda. Par souci d'exactitude, il veille à ne photographier que ce qui est donné à voir au visiteur. Du circuit de l'assassinat du président Kennedy à Dallas, à la prison militaire de Lettonie où il est possible de vivre pour quelques heures une véritable incarcération, en passant par les parcs à thème du Sud Liban conçus et gérés par le mouvement Hezbollah, Ambroise Tézénas dresse un état des lieux de ces voyages organisés d'un nouveau genre, qu'il résume d'une phrase : "Ici, on vient vérifier un cauchemar."

*Introduction de J.J Lennon*



*Voyage à Tchernobyl (Ukraine), 2008, 64 x 80 cm.*



*Nuit extrême, Prison de Karosta ( Lettonie ), 2009, 30 x 40 cm.*



# Ambroise Tézéas

*I was here*

“ J'arrive à Oswiecim en fin de journée sous la pluie. La nuit tombe, c'est l'hiver, le choc est brutal. Un panneau indique : “ Que ce lieu où les nazis ont assassiné un million et demi d'hommes, de femmes et d'enfants, en majorité des juifs de divers pays d'Europe, soit à jamais pour l'humanité un cri de désespoir et un avertissement”. Ouverts au public depuis 1947, par devoir de mémoire, plus d'un million de touristes visitent les camps de concentration d'Auschwitz chaque année.

Voir pour se souvenir, pour se recueillir, pour le “plus jamais ça”. À Auschwitz le but est certainement bien compris par la plupart des visiteurs, mais ce phénomène du tourisme de masse est-il compatible avec la nécessité de prise de conscience ? Les alentours d'Auschwitz voient pousser hôtels et parkings et la concurrence des tours operators de Cracovie est bien réelle. Le décalage dérange.

*“ Auschwitz ? With a return ticket ? From the city center ? yes it's possible ”.*

Le lendemain soir, je dîne avec Pawel Sawicki, attaché de presse du Mémorial, qui m'a accordé l'autorisation de photographier les lieux avec un trépied. J'aborde timidement la notion de “dark tourism”.

“ La seule chose importante c'est que les gens viennent jusqu'ici, on ne sort pas indemne d'une telle visite ” me dit-il. Le risque que le message soit dénaturé existe évidemment mais peu importe que le Mémorial d'Auschwitz soit associé au “dark tourism” cela ne le choque pas. Je suis étonné par sa réponse décomplexée j'y repenserai souvent lors de mes voyages.

Quelques mois auparavant en 2008, j'étais tombé sur un article qui parlait du tourisme macabre au Sri Lanka. Le 26 décembre 2004, le train the Queen of Sea qui reliait Colombo à Galle avait été balayé par un tsunami aux alentours du village de Telwatta. Depuis, le train couché dans la jungle était devenu un lieu de pèlerinage pour certains, un lieu de curiosité pour d'autres. Je me suis interrogé sur les motivations diverses de ces visiteurs. Qu'en auraient pensé les victimes ? Qu'en pensaient les survivants ? Ce fait dramatique avait en effet une résonance particulière pour moi. En vacances sur place à ce moment là, j'avais été un témoin direct de l'horreur. Je m'étais retrouvé avec un t-shirt noué sur

# Galerie du Faouëdic/

*Hors les murs*

le visage pour atténuer un peu l'odeur bien réel des cadavres disséminés dans la jungle. L'angoisse d'une réplique me vit courir à toutes jambes dans les hauteurs alors que des Sri lankais terrifiés grimpaient dans les arbres. Les pleurs des survivants étaient toujours gravés dans ma mémoire et l'idée que ce lieu soit devenu une “ photo opportunity ” me mettait mal à l'aise.

Et si, sous couvert d'un examen de conscience, nous n'étions pas simplement dans un marché de la barbarie humaine ? L'explosion du tourisme de masse, qui appelle à proposer toujours de nouvelles offres, serait peut être responsable de cette attirance exacerbée pour le macabre qui se cacherait derrière l'alibi culturel, voire éthique.

Tchernobyl, Ukraine. Prypiat, ville fantôme au milieu de la forêt. Cité perdue de l'histoire contemporaine qui respire encore l'apocalypse. Les gardiens du temple veulent en faire un musée, un vestige de l'ère soviétique. L'école en fin de journée est d'une incroyable tristesse, les cahiers d'écoliers sur les tables, des chaussures oubliées. La ville de Prypiat a de quoi surprendre. Les touristes. Un groupe de huit, Suédois et Américains, l'appareil en bandoulière, les mains dans les poches. Devant le réacteur alors que la discussion se prolonge une femme dit “ we have to go now, I am afraid ”. La recherche d'adrénaline est évidente, on touche ici le drame, on devient les premiers témoins. Les visiteurs s'offrent un frisson, un vertige, peut être aussi une volonté de se rassurer, de conjurer le malheur en se maintenant dans une position favorable. Le contraste entre la misère criante des lieux et ces touristes occidentaux me frappe. Depuis 2006 et la fin du visa obligatoire pour les étrangers, les visites n'ont cessé de croître. “ You want protection against radioactivity? Have vodka ” et me voilà seul avec mon guide au centre de Prypiat en fin de journée à boire cul sec des shots de vodkas. L'humanité a de l'humour. Je dors à Tchernobyl, dans un hôtel en tôle à l'intérieur blanc immaculé. Pas de lune, la nuit est noire, pas d'éclairage public et surtout pas le moindre bruit, la fin du monde.”

Ambroise Tézéas



*Tour Post-Katrina, La Nouvelle-Orléans ( USA ), 2009, 64 x 80 cm.*



*Mleeta : musée de la Résistance (Liban) 2011, 64 x 80 cm.*



# Stéphane Lavoué

## À Terre

De Pierre Soulages à Salman Rushdie, de François Hollande à Vladimir Poutine, artistes, hommes politiques, acteurs ou intellectuels ont tous posé face à l'objectif de Stéphane Lavoué. Aussi à l'aise dans l'art du portrait que dans la photo de reportage, cet habitué des grands magazines internationaux est né à Mulhouse en 1976. Diplômé de l'Ecole Supérieure du Bois en 1998, il part vivre deux ans en Amazonie brésilienne (à Belém puis Santarém). De retour en France en 2001, il s'installe à Paris et travaille pour la presse française et étrangère. En 2002, après avoir fondé le collectif *Dolce Vita* avec quatre autres photographes, il amorce une collaboration d'une dizaine d'années avec le quotidien Libération, passant du reportage politique au portrait de quatrième de couverture. Il intègre l'agence MYOP en 2006 puis rejoint en 2010 le groupe de portraitistes PASCO.

*Vit actuellement et depuis quatre ans à Penmarc'h en Bretagne.*

## EESAB, site de Lorient

Installé depuis plus de deux ans à Penmarch, Stéphane a réalisé la série *A terre !* dans le cadres du La France Vue D'ici, piloté par l'association Cetavoir et Médiapart et exposé à Paris et Sete en 2017.

Stéphane Lavoué va photographier de façon picturale l'univers de la pêche sans partir en mer. Il est resté à quai pour témoigner d'une réalité qu'on oublie trop souvent : un emploi de marin créé quatre emplois à terre; pour mettre en lumière ces hommes et ces femmes qui travaillent dans l'ombre. En suivant son regard, on découvre les ouvriers qui fabriquent et livrent la glace qui servira à conserver le poisson à bord. Les charpentiers et forgerons qui fabriquent et entretiennent les bateaux qui partent à la conquête du poisson. Les employés de marée qui trient, découpent et expédient le poisson qui se retrouvera sur les étals du monde entier. Stéphane Lavoué a sillonné Le Guilvinec et la façade maritime du pays bigouden pour capter le corps et les yeux de ces travailleurs qui participent à la grande odyssée de la pêche. Ses photos nous dévoilent un monde qui, souvent, échappe à notre regard.

“ Nous avons fini par nous y installer. A force d'enchaîner les aller-retour en pays bigouden, il a fallu nous rendre à l'évidence : nous voulions y vivre. En prenant comme fil rouge ce projet de "pêche à terre" sur le quartier Maritime du Guilvinec, j'ai d'abord cherché une forme photographique susceptible d'exprimer au plus juste les émotions qui avaient motivé une telle décision. J'ai essayé le reportage sous sa forme la plus classique mais très vite j'ai été confronté à l'iconographie de la pêche, à tous ces éléments de décors (bateau, poisson, filets, quais...) qui renvoient immédiatement à un lexique visuel trop précis, trop évocateur. J'ai alors décidé de créer mon propre lexique, fait de portraits, de paysages et de natures mortes. Et c'est en associant ces images les unes aux autres, indépendamment de leur sujet, que je suis parvenu à retranscrire l'essentiel des émotions que je peux vivre ici, en Pays Bigouden.”



Glacière, 2016 - 40x60cm



Lorie, 2016 - 40x60 cm

# Nicolas Hergoualc'h

KRV

## EESAB, site de Lorient



Les archives, Kervénanec, années 70, cyanotype, 30 x 40 cm

Nicolas Hergoualc'h est photographe, tireur argentique et pédagogue installé à Brest au sein de Black Box, l'atelier photographique, espace dédié à la photographie argentique et ancienne, et aux procédés dits "alternatifs".

L'utilisation de ces procédés par Nicolas Hergoualc'h, que ce soit dans son travail artistique, dans ses prestations de tirage ou dans les interventions pédagogiques qu'il mène auprès de public divers rejoint une posture défendant le support photographique dans sa singularité plastique. Les outils de la photographie argentique et alternative sont pour lui des médias singuliers qui ramènent la photographie à ce qu'elle est, une interprétation de la réalité.

Nicolas mène de nombreuses interventions pédagogiques autour des techniques qu'il défend : sténopé, tirages cyanotype, virages photographiques, collodion humide, réalisation de négatifs numériques pour les procédés par contact.

Des ateliers sténopés dans les classes de primaire à l'Université de Bretagne Occidentale autour des pratiques pauvres en photographie, les moyens pédagogiques qu'il déploie visent à s'approprier par la photographie un langage propre.



Les archives, Kervénanec, années 70, cyanotype, 30 x 40 cm

Nicolas Hergoualc'h a réalisé entre 2018 et 2019 dans le quartier de Kervénanec à Lorient une résidence artistique de territoire, sur une initiative de la Direction de la Culture de la Ville de Lorient en collaboration avec la Maison Pour Tous de Kervénanec.

Ce travail interroge les espaces publics de Kervénanec, et la façon dont les habitants les utilisent, suite aux remaniements du quartier. Entre ateliers de photographie, d'écriture, de créations personnelles et de collaborations avec artistes et associations qui interviennent sur Kervénanec, de nombreuses formes ont été créées et installées à Kervénanec lors de la restitution en juin/juillet 2019.



Soukayana, ambrotype, 18x24cm, 2018/2019

Parmi ces objets, trois sont accueillis par les 23<sup>èmes</sup> Rencontres Photographiques du Pays de Lorient :

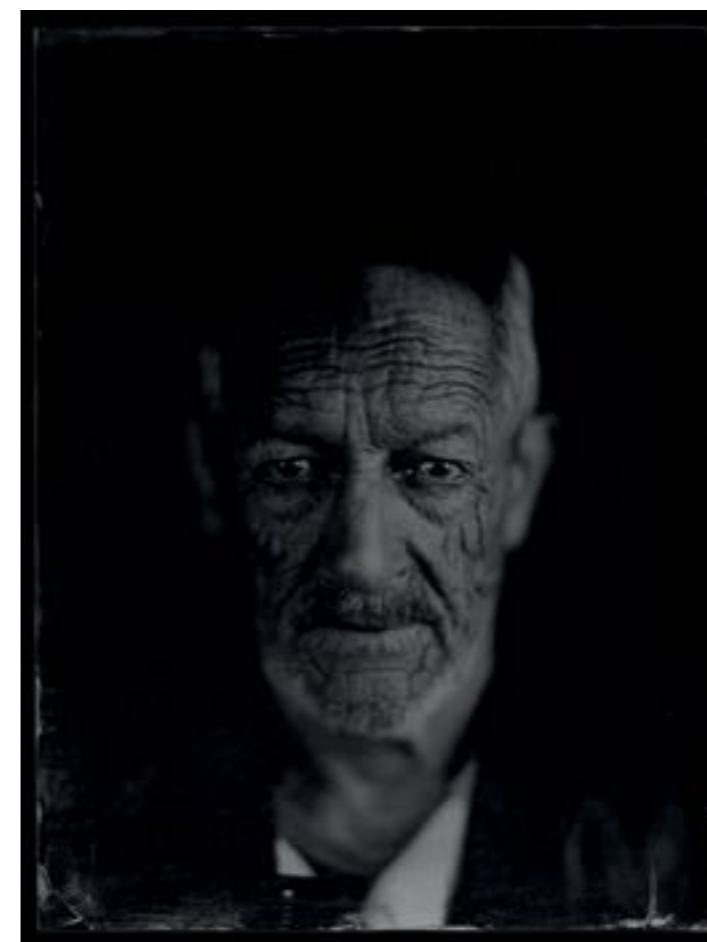
-Portrait(s) rassemble autour d'une structure en bois conçue avec les services techniques de la Ville de Lorient 110 ambrotypes originaux sur verre, fruits de la rencontre entre Nicolas Hergoualc'h et des habitants alors qu'il investissait des locaux inoccupés de la galerie commerciale de Kervénanec.

-Les Archives sont constituées de 25 tirages cyanotype, réalisés par des habitants lors d'un stage organisé à Kervénanec. Les images sont issues du fond des Archives de la Ville de Lorient, de la Maison Pour Tous et de fonds personnels de différents habitants du quartier.

-Balade Sensible, ici présenté en vidéo, est une collaboration avec le vidéaste Julien Scheidle, des capsules vidéo initialement installées à différents endroits de Kervénanec, là où 6 jeunes nous parlent d'un événement ou un attachement particulier au quartier.

L'ensemble des réalisations de la résidence est accessible à cette adresse :

<http://www.atelierblackbox.fr/krv-residence-territoire/>



Jean-Paul, ambrotype, 18x24cm, 2018/2019



Lola Hakimian

*Le naufrage*

Médiathèque F. Mitterrand

Lorient



*L'enfant, 45 x 60cm, tirages jet d'encre pigmentaire*

Née en 1984, Lola Hakimian vit et travaille à Paris. Diplômée de l'Ecole Nationale Supérieure de la Photographie (Arles) en 2010, elle réalise par la suite un post-diplôme à l'International Center of Photography à New York.

Hypersensible à son environnement, elle isole dans la réalité des objets auxquels elle applique une esthétique du trouble et de l'incertain. Introspectives et intimistes, ses photographies donnent alors forme à des images mentales, reflets de son vécu, qu'elle livre à la libre interprétation du public.

Expositions : Galerie Nikki Diana Marquardt, Le BAL (Paris), Galerie Maison Blanche, Inter Art Center Gallery (Pékin), Centro cultural Ignacio Ramirez (San Miguel de Allende), Jeune Création (Thaddaeus Ropac Pantin), Galerie Honoré Visconti, PhotoSaintGermain (Espace des femmes.)

“ Le naufrage, c'est d'abord un fantasme. Un pays où la nature est souveraine, où la chaleur humide ne laisse aucune place aux saisons. Un homme est présent. Il se tient là, tranquillement. Le temps n'a plus d'importance. Plus loin, une feuille de palmier se repose délicatement sur un rocher. J'aimerais être là moi aussi. Ces images sont mon refuge.

J'ai commencé ce travail à Paris quand les journées étaient grises. J'ai cherché des lieux où s'imaginer ailleurs serait possible. Je me suis promenée dans des serres tropicales et autres jardins zoologiques. Puis l'été à Marseille, j'ai retrouvé la mer, présence apaisante quand on en a plus. Je me suis amusée du charme de la peau et de la beauté qui émane des corps. Et d'une image à une autre, le réel s'est réinventé.

“ *Le naufrage* ” est un récit visuel non linéaire. Il s'appuie sur la capacité de la photographie à exister comme fiction. Fantasmées et mystérieuses les photographies donnent formes à des images mentales.”

*Lola Hakimian*



*La forêt 1, 45 x 60cm, tirages jet d'encre pigmentaire*



*Les mains, 30 x 40cm, tirages jet d'encre pigmentaire*

# Emanuela Meloni

*Parole de Pierre*

## Galerie La Rotonde Lanester

Emanuela Meloni est née à Cagliari, en Sardaigne, en 1987. Après deux ans d'études en Sciences Politiques à l'université de Rome 3, elle a obtenu un diplôme en Philosophie à l'université de Trient.

Elle aborde la Photographie en 2009, en participant à divers workshops en Italie qui la poussent à rechercher une formation plus professionnalisant.

Admise à l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles en 2012, elle obtient le diplôme de grade de Master avec mention en juin 2015.



*mano - 2017, 29.7 x 42cm*

“ La photographie est pour moi un accès privilégié au monde, une expérience physique, intime et poétique entre mon intériorité et ce qui l'environne. L'expérience perceptive et sensorielle que l'on fait à travers ce médium, ouvre à des espaces métaphoriques et à des temporalités à la fois insaisissables et inattendus.

Artistiquement, je tente de me placer dans ces espaces expérimentaux à partir desquels la photographie n'est pas seulement la mémoire physique de ce qui apparaît devant un regard, mais l'expérience même du vivre, le témoignage d'une rencontre, d'une relation entre le monde et ma personne.

Dans ma pratique, la photographie est souvent accompagnée par le texte, le son ou la vidéo. La création d'éditions et de carnets, de pièces sonores et les installations deviennent ainsi des voies d'accès différentes et complémentaires qui s'entremêlent pour permettre à l'image de sortir de sa bi-dimensionnalité et de créer une possibilité de perception qui soit immersive. Les thématiques qui m'accompagnent dans ce chemin de découverte et d'expérimentation artistique concernent la rencontre entre la subjectivité et l'altérité, la relation entre l'homme et le contexte dans lequel il vit, les transformations du paysage naturel et urbain, les identités géographiques et sexuelles.”

*Emanuela Meloni*



*Scarti insieme - 2017, 15 x 21 cm*

*Tu peux me savoir, mais jamais me connaître.  
Tu me vois en apparence mais pas dans mon essence*

*Je frappe à la porte de la pierre  
- C'est moi, laisse-moi entrer.  
Je te promets de ne pas m'éterniser chez toi  
ni prendre refuge  
Je ne suis pas malheureuse et j'ai un domicile.  
Et puis le monde vaut la peine qu'on y retourne.  
J'entrerai chez toi et ressortirai les mains vides  
sans toucher à rien.*

*Comme preuve de ma visite  
j'écrirai seulement quelques mots  
et d'ailleurs personne ne me croira.*

*- Tu n'entreras pas, dit la pierre.  
Tu n'as pas le sens du partage*

Wisława Szymborska, *Conversation avec la pierre*,  
dans *De la mort sans exagérer*, Traduction de Piotr  
Kaminski, Poésie/Fayard, 1996.



*ossidiana paesaggio - 2017, 50 x 70cm*



# Emanuela Meloni

## Parole de Pierre

# Galerie La Rotonde Lanester

“ Le projet *Parole de pierre* naît grâce à une rencontre avec la matière Obsidienne, à Pau, en Sardaigne, pendant l'été 2017. Les origines de cette pierre particulière, hybride, remontent à environ trois millions d'années, dans l'ancien volcan Arci.

Travaillée par l'homme du Néolithique durant plus de trois mille ans, elle est porteuse de temporalités profondes, de symboles, de mémoires des gestes humains volontaires ou pas.

Pour pouvoir laisser se déposer les questionnements qui émergent inévitablement de sa rencontre, j'ai commencé un chemin d'explorations –visuelles, poétiques, intimes– à l'intérieur d'une zone frontalière, dans un seuil entre le visible et l'invisible, entre le dialogue et son absence. Le choix du livre a cheminé en cours de route, comme une réponse au besoin de créer un rythme narratif telle une partition visuelle qui comprend des passages spatio-temporels spécifiques, fondée sur la désorientation, la perte de la mesure, les changements d'état de la matière et la manipulation physique et symbolique qu'elle peut potentiellement recevoir.

Dire *Parole de pierre*, c'est comme chercher une réponse, demeurer en son absence, raconter la nécessité d'un dialogue avec l'altérité la plus inaccessible et irréductible qui existe en relation à nous mêmes : c'est-à-dire la matière dite inerte.

Inerte malgré le mouvement qui agit et qui est conservé : la pierre réagit à nos mains, se souvient du toucher et nous en renvoie la trace. Chimiquement fluide et physiquement solide, l'Obsidienne persiste dans un état intermédiaire qui la rend capable de retenir en elle une mémoire en forme de vague : la trace indélébile d'un geste subi, volontaire ou involontaire, qui reste “congelé” sur sa surface. Une pierre de signes imprimés qui se superposent, qui sont des effets-miroir aux mains qui la manipulent, pour la travailler. La matière Obsidienne raconte les hommes et les femmes que nous étions, elle nous renvoie l'image de gestes perdus, qu'elle a inévitablement inscrits et enregistrés.

Mais la pierre ne parle pas notre langue, ne répond pas à l'appel humain que nous lui adressons : “ Je frappe à la porte de la pierre [...] –Je n'ai pas de porte, dit la pierre”. L'Obsidienne et les mains deviennent donc symboles de la relation complexe entre le je et l'autre, où l'autre que je rencontre est celui ou celle qui n'est pas similaire ni assimilable. Voilà précisément ce qui me dérange et m'interpelle : sa distance, son silence. Mais même si la pierre avait une parole, serions-nous capables de la reconnaître comme telle ?

Prendre place dans le silence de la pierre n'est pas chose simple, puisque dans cet échange de prime abord unilatéral, privé de réciprocité –de l'homme à la matière et pas de la matière à l'homme– demeure un sentiment d'aliénation et de solitude.

L'obsidienne est là, avec ses mots impossibles, avec ses silences impitoyables, avec sa nature de pierre. Mais pourtant, le choix conscient nous est laissé d'accepter le défi de la rencontre, de décider d'habiter cette limite, d'en explorer les potentiels, sans relâcher le respect de l'autre et de son irréductibilité. Puisque le seuil auquel nous faisons face pour que la rencontre ait lieu, se constitue toujours, nécessairement, comme un lieu éthique, de responsabilité et d'engagement, malgré toutes distances.

Seulement ainsi, le regard et la main peuvent se poser sur la pierre et de ce contact quelque chose peut alors commencer à émerger. Soudainement, ce qui compte n'est peut-être pas la réponse de la pierre ni son absence, ni notre capacité à comprendre l'incompréhensible, mais plutôt la persistance de la possibilité de relation dont l'homme dans sa condition d'espèce ne peut échapper.”

Emanuela Meloni



Ossidiana-pensiero - 2017, 15 x 21 cm



Ossidiana paesaggio - 2017, 80 x 80 cm

# Samuel Gratacap

*Empire*

## Galerie Pierre Tal-Coat Hennebont

Né en 1982, Samuel Gratacap est diplômé de l'école supérieure des beaux-arts de Marseille (2010). Curieux de la réalité cachée par les chiffres de l'immigration, il pousse les portes du centre de rétention administrative de Marseille en 2007. Il découvre un espace transitoire, le "15-15" pour reprendre l'expression d'un homme alors rencontré dans un parloir : " Quinze jours d'enfermement, quinze minutes de jugement ".

Samuel Gratacap photographie des hommes en quête d'avenir, en quête de ce qu'ils appellent " la chance". Il recueille aussi des témoignages qui le conduiront en 2010 à Lampedusa (Italie). Une manière de chemin à l'envers. Là encore, c'est le versant " honteux" de l'île italienne que le photographe s'efforce de révéler. Ébranlés par

le sort des naufragés, des habitants y rassemblent des objets échoués.

À partir de ces documents trouvés, le photographe bâtit un récit subjectif qui le mènera toujours plus loin, à Zarzis, ville portuaire du Sud tunisien, puis au camp de Choucha, à quelques kilomètres de la frontière libyenne. À l'été 2013, lorsque les organisations internationales ferment officiellement le camp, les migrants n'ayant pas réussi à obtenir le statut de réfugié prennent le chemin de la Libye. Le photographe rejoint alors Tripoli, où il poursuit son travail sur les lieux d'enfermement et les zones d'attente des travailleurs journaliers.

*Natalie Thiriez*



*Empire, camp de réfugiés de Choucha, 2012 - 2014, sans titre.*

" Choucha : un camp de réfugiés situé en Tunisie, à 5 kilomètres du poste-frontière avec la Libye et à une vingtaine de kilomètres de la ville de Ben Guerdane. Créé en février 2011, plusieurs centaines de milliers de réfugiés y transitent durant la guerre civile libyenne et les attaques de l'Otan. Alors que les réfugiés libyens sont accueillis dans des familles tunisiennes et s'établissent temporairement à Tunis ou dans le camp de Remada, les réfugiés d'origine subsaharienne viennent à Choucha. Je m'y suis rendu la première fois au mois de janvier 2012, pour accompagner une journaliste. Me confrontant aux règles du reportage à court terme, je faisais face à la réalité complexe du camp et à mes propres difficultés pour en restituer une image. Je décidai alors de revenir à partir du mois de juillet 2012, afin de démarrer un travail documentaire photographique et vidéo.

Choucha : la première image.

La première image : une image qui bouge et qui ne se laisse pas saisir facilement, lointaine. Puis, les débuts d'une mise au point : je me rapproche des personnes progressivement. L'image est d'abord fuyante, je la trouve peut-être trop évidente et pas assez juste. Je ne fais pas beaucoup de photographies les deux premiers mois. Je n'y arrive pas. Les images apparaîtront plus tard. Au jour le jour, je cherche à comprendre : comment parler de l'hostilité du lieu, de son abandon et de la perte d'identité ?

Cette frustration se transforme rapidement en désir, celui de saisir au plus près les enjeux de la construction de ce lieu de confinement avec ses règles et son organisation. Un jour, un homme m'interpelle et me prend à parti devant d'autres réfugiés ; il veut parler, crier son désespoir

et celui de ceux qui l'entourent. Je l'écoute, mais je ne le comprends pas car il me parle de choses que je n'ai pas encore identifiées à Choucha : les organisations humanitaires, l'UNHCR, les "rejets", l'asile, l'attente, la mal-bouffe, le climat, l'insécurité... et les médias qui ne viennent plus. Je cherchais des réponses et il m'apportait de nouvelles questions.

Cet homme me demande ce que je fais là, et si je suis journaliste : "Les journalistes sont venus il y a plus d'un an et puis plus rien, nous tombons dans l'oubli. Des femmes, des hommes, des enfants souffrent ici. Vous faites quoi ? Que font les responsables ?..."

Un an après l'ouverture du camp en janvier 2011, passé la "crise" libyenne et la mort de Khadafi en octobre 2011, le sort des réfugiés n'intéressait plus autant les médias. Tous se sentaient abandonnés. L'homme continue de parler et bientôt une vingtaine de personnes forment un groupe autour de lui... Ses yeux racontent la fatigue, l'incompréhension. Je ne fais qu'acquiescer et il poursuit son chemin, puis le groupe se disperse. Je n'ai rien enregistré, rien photographié. Seule l'image mentale du paysage et de l'homme.

La première image est celle d'un lieu dominé par la lumière et par le vent, un morceau de désert tunisien. Des silhouettes, les habitants de ce lieu de vie temporaire, des apparitions fantomatiques et lointaines. Une de mes premières photographies est celle d'un homme tchadien qui tient à bout de bras un morceau de feuille A4 : la confirmation du rejet définitif de sa demande de statut de réfugié – REJECTED. C'est une image, et il me l'offre. Un numéro et un langage bureaucratique. La vie, l'avenir de cet homme tiennent sur ce bout de papier tendu comme un manifeste.



Sur aucune carte

Les réfugiés originaires de Côte d'Ivoire m'ont accueilli dans le camp. Diarra, puis Amidou et toute une communauté m'ouvraient ses portes. Nos échanges allaient s'enrichir durant deux années dans un secteur précis du camp portant la lettre E. Le secteur des personnes déboutées du droit d'asile étaient parkées là : toutes les communautés d'Afrique de l'Ouest, et des Tchadiens, des Soudanais, des Irakiens, des Palestiniens, une famille du Bangladesh. Je donne des cours d'initiation à la photographie sur la base d'un projet de volontariat avec une ONG. Celui-ci me permet d'avoir une présence quotidienne dans un camp qui était sous les autorités administratives de l'UNHCR et sécuritaire des militaires tunisiens.

J'avais l'autorisation d'enseigner la photographie à des adolescents, mais en réalité je ne leur apprenais rien. Je leur fournissais du matériel argentique, ils étaient libre de faire n'importe quel type d'image. L'autorisation de photographier ne me donnait accès qu'à une partie de l'histoire, une réalité fragmentée. Alors, j'ai commencé par dessiner une carte, comme pour m'excuser d'être là. Je souhaitais représenter ce morceau de territoire tunisien qui n'était sur aucune carte et qui certainement ne le serait jamais. Un lieu de vie créé à partir de rien : une route, du sable autour et la Libye à cinq kilomètres. Un lieu surexposé à la lumière et des personnes sous-exposées médiatiquement.

Les réfugiés de Choucha – hommes, femmes et enfants – vivaient la double peine, celle de subir la fin d'un conflit et celle d'être laissés là trois années après l'ouverture du camp.

La carte est un relevé topographique maladroit dessiné au crayon et composé de feuilles A4 scotchées les unes aux autres. J'ai effectué ce relevé en deux temps : un en juillet 2012, et l'autre six mois plus tard. Le nombre de tentes avait diminué entre-temps.

Comment représenter ce territoire en constante recomposition ? L'(in)utilité de cette carte ? Un document troué de pertes d'informations, avec pour seule légende une date.

Ironie du sort : je suis entré dans le camp par la route située au nord, j'ai donc dessiné cette carte en allant vers le sud. Rapport Nord-Sud inversé. Je suis un cartographe profane.

Choucha, janvier 2014, des femmes et des enfants mendient l'eau et la nourriture pendant que les hommes s'efforcent de trouver du travail dans la ville de Ben Guerdane. Je n'étais pas revenu dans le camp depuis juillet 2013, je savais que les organisations humanitaires étaient parties mais je n'avais pas idée des conséquences. "Child protection", "vulnerable cases"...

Le vent balaie tout.

Aujourd'hui, en 2015, ceux qui restent ne veulent toujours pas de Choucha. Ils ne veulent toujours pas de cet "Empire" et voudraient manifester. Mais, à quoi bon une manifestation en plein désert ? Le vent balaie tout. Le rapport au temps n'est plus le même, les jours n'ont plus d'importance. Le sable détruit tout et fait craquer le tissu des tentes trop fragiles. Les familles ont quitté le camp au début de l'année 2014. Elles sont retournées en Libye pour rejoindre l'Italie par la mer.

" Quatre ans passés à Choucha, et tu finis par te transformer en vieillard ", m'a dit un jour Amidou. Certains sont devenus fous. " Dieu est fort " : ces mots résonnent dans le camp. Les hommes aussi sont forts, ceux qui ne s'inclinent pas et n'abandonnent pas. " Même pas un quart d'heure ", m'a dit un jour un jeune Gambien, Omar ; " S'il y avait la sécurité dans mon pays, je ne serais certainement pas resté ici dans ce camp. Même pas un quart d'heure. "

Samuel Gratacap



Empire, camp de réfugiés de Choucha, 2012 - 2014, sans titre.



Empire, camp de réfugiés de Choucha, 2012 - 2014, sans titre.

Photographe dont le travail s'inscrit à la fois dans le champ des arts visuels et celui du photo-journalisme, Samuel Gratacap s'intéresse aux phénomènes de migration et aux lieux de transit générés par les conflits contemporains. Ses projets sont le fruit de longues périodes d'immersion, un temps nécessaire pour comprendre la complexité des situations et restituer ce qui, au-delà des nombres, des flux, des cartes, des données géopolitiques et de l'actualité médiatique, en constitue le cœur : des trajectoires et des expériences personnelles.

Son ambitieux projet *Empire* résulte de plusieurs séjours qu'il a faits entre 2012 et 2014 dans le camp de réfugiés de Choucha, situé en Tunisie, à quelques kilomètres de la frontière libyenne.

Pendant plusieurs années, à partir de février 2011, ce camp créé dans l'urgence par le HCR (Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés) a vu transiter des centaines de milliers de personnes fuyant les conflits de la Libye voisine, mais aussi ceux de l'Afrique de l'Ouest et de la Corne d'Afrique.

S'il a officiellement fermé en juin 2013, plusieurs centaines de réfugiés et demandeurs d'asile ont continué à y vivre, dans un abandon de plus en plus grand.

Les images qui composent *Empire* rendent compte de moments de vie, d'adaptation à l'hostilité de l'environnement, mais aussi d'engagement. Elles figurent des visages, des gestes, des morceaux de désert,

des constructions de fortune, des messages de revendication, des " âmes errantes " sillonnant le camp. Ensemble, elles esquissent les contours d'une situation en suspens : " Mon travail, précise l'artiste, rend compte de l'espace-temps particulier de ce lieu de vie marqué par l'attente. L'attente liée aux différentes étapes des demandes d'asile déposées par les réfugiés qui se mêle à la tension de ces destins suspendus dans un lieu temporaire, devenu pérenne par la force des choses, pour finalement disparaître."

Marquées par une temporalité qui contraste avec celle des images dont s'alimentent les médias, les photographies de Samuel Gratacap relèvent aussi d'une recherche de formes tout entière portée par le souhait de donner corps, avec justesse, à des expériences singulières.

Aux tirages photographiques de différents formats s'ajoutent des séries de Polaroids, un ensemble d'images apposé au mur, la transcription de témoignages, un plan dessiné par l'artiste, des séquences vidéo. Comme s'il s'agissait, à travers ces multiples éclats, d'essayer de restituer la singularité des voix de Choucha : " Il n'y a pas une histoire de Choucha, dit Samuel Gratacap, mais autant d'histoires que le nombre de personnes qui y ont vécu."

Christophe Gallois

# EXPOSITIONS

Entrée libre pour toutes les expositions

## Galerie du Faouëdic/Hors les murs - Lorient - 02 97 02 22 57

- Maison de l'Agglomération - Esplanade du Péristyle - 56100 Lorient  
mer. au dim. 14h-19h  
Fermée 1<sup>er</sup> nov.

## Galerie Le Lieu - Lorient - 02 97 21 18 02

- Hôtel Gabriel, Enclos du Port - Le Péristyle - 56100 Lorient  
mar. au ven. 14h-18h / sam. et dim. 15h-18h  
Fermée 1<sup>er</sup> et 11 nov.

## École Européenne Supérieure d'Art - Site de Lorient - 02 97 35 31 70

- 1, av. de Kergroise - 56100 Lorient  
lun. au ven. 9h-12h / 14h-19h  
Fermée durant les vacances scolaires et le 11 nov.  
Ouverture le samedi uniquement pour les groupes, sur RDV.

## Médiathèque - Lorient - 02 97 84 33 55

- 4, place François Mitterrand - 56100 Lorient  
lun. 13h-19h  
mar. mer. ven. 10h-19h / sam. 10h-18h  
Fermée 1<sup>er</sup> et 11 nov.

## Galerie Pierre Tal-Coat - Hennebont - 02 97 36 48 74

15, rue Gabriel Péri - 56700 Hennebont  
mar. et jeu. 14h-18h / mer. 10h-12h / 14h-18h  
ven. 14h-18h30 et sam. 10h-12h / 14h-17h  
Fermée 1<sup>er</sup> et 11 nov.

## Galerie La Rotonde - Lanester - 02 97 76 81 81

1, rue Louis Aragon - 56600 Lanester  
Lun. mar. mer. et vend. 8h30 - 12h / 13h 30 - 17h  
jeu. 10h - 12h / 13h 30 - 17h30  
sam. 9h - 11h30  
Fermée 1<sup>er</sup> et 11 nov.

# DÉTAILS

Dans le cadre de l'exposition : le Combat et l'ordinaire :  
Une manifestation nationale en partenariat avec le Cnap.



Avec le soutien et la participation de :



Les Rencontres Photographiques sont organisées par  
Sellit 150/Galerie Le Lieu, Lorient

Direction : Marie Béatrice Le Berrigaud  
Commissariat des expositions : Émilie Teulon  
Accueil : Léna Chauvet-Quidu  
Présidents : Marcel Le Lamer & Marie-Lise Mainguet  
Trésorière : Marie-Lise Mainguet

## PÉDAGOGIE :

Public scolaires :  
Comme le reste de l'année, des activités pédagogiques sont proposées  
sur les sites d'expositions et en établissements scolaires  
Enseignants et animateurs !  
N'hésitez pas à nous contacter!

Téléphone : 02 97 21 18 02

contact@galerielelieu.com

Galerie Le Lieu :  
Hôtel Gabriel - Enclos du Port - Le Péristyle - 56100 Lorient.

